

Emaux et Camées

LES TROIS TASSES DE THÉ

PETITS CHEFS D'ŒUVRE LITTÉRAIRES DE TOUTS LES PAYS ET DE TOUTES LES ÉPOQUES

DXXIV

LE FEU

Quel est ton mystère, ô Nature,
Complice éternelle du sort,
Qu'il te faille la flamme pure
Pour créer la nuit et la mort ?
Quelle est ta règle ou ton caprice
Pour que l'homme affolé périsse
Dans ce rouge brasier de l'air ;
Et qu'après l'étreinte suprême
Il ne reste de lui pas même
Assez de place pour le ver ?

Quoi ! c'est le feu, lumière et joie,
Le feu réchauffant et vermeil,
L'astre splendide qui rougeoit
Ainsi qu'un morceau de soleil ;
C'est la sainte force indomptée,
Volée au ciel par Prométhée,
Au prix du roc et des vautours,
Qui jette, avec nos amours vaines,
Le tas noir des cendres humaines
Dans les cercueils muets et sourds ?

Ah ! vraiment c'était bien la peine
Que le chêne fidèle et sûr
Berçât dans la clarté sercino
Les nids énamourés d'azur,
Puisque la branche maternelle,
Où venaient, en battant de l'aile,
Gazouiller les petits oiseaux,
Terrible et d'horreur soulevée,
Brûle les nids et la couvée,
Avant de brûler les berceaux !

CLOVIS HUGUES.

C'est la flamme joyeuse et folle
Fait de pourpre et d'or vivant,
La flamme qui bruit et vole
Dans l'éclat de rire du vent ;
C'est elle, la flamme si douce
Aux bons vieillards que le temps pousse
Lentement vers l'éternité,
Qui, se dressant farouche et seule,
Accourt et mange à pleine gueule,
L'être, la terre et la cité ?

La voici ! la voici ! Tout croule ;
Les murs tonnent en s'affaissant.
Les tombeaux brûlent, le ciel roule
Des nuages baignés de sang.
Le feu monte, descend, ruisselle ;
Il a suffi d'une étincelle
Pour que l'incendie ait ouvert
Ses grands bras rouges dans l'espace,
Avec un bruit d'autant qui passe
Sur l'aridité du désert !

INSTANTANÉS

XXXV

VIEILLE BRETAGNE

Un pays plat, hideusement plat.

Une grève de sable s'allongeant, indéfiniment, dans une courbe immense, seulement limitée par la ligne bleue de la mer ; des falaises, sans verdure.

Partout, des dunes de sable où, pour tout ornement, de loin en loin, un bouquet de mélèzes, cet arbre funèbre, raide et triste, donnant au paysage une désolation noire de cimetière.

Et, sur la lande infinie, s'étendent d'uniformes champs de seigle, alternant avec des espaces pierreux, carrés géométriques entourés de murs de pierres sèches, croulants, moussus, à peine retenus par les racines des ajoncs qui s'y agrippent.

Partout ils poussent, ces ajoncs marins, aux teintes sombres, aux raides épines et, de leur glauque verdure, émerge une pierre énorme, — menhir ou dolmen, — se dressant, brutalement, accentuant encore la sauvage tristesse de cette campagne plate et triste.

De place en place, pointé haut vers le ciel gris, un clocher de granit, gris également, entouré de maisons grises.

Et le paysage est seulement animé, en dehors du ressac frangeant d'une légère guipure blanche la ligne bleue de la mer, par quelque couleuvre paresseuse ou quelque lézard gris, issant des roches.

La manifestation la plus gaie de cette sévère nature est bien certainement quand, des maigres champs, s'envole vers le ciel, en une ligne verticale, la chanson des alouettes.

C'est la presqu'île de Quiberon.

SILVIO.

QUESTION INSIDIEUSE

Bidou — Dis, papa ! Est-ce que je peux te faire une question ?

Le papa. — Mais, certainement, mon enfant !

Bidou. — Où qu'il est le vent, quand il souffle pas ?

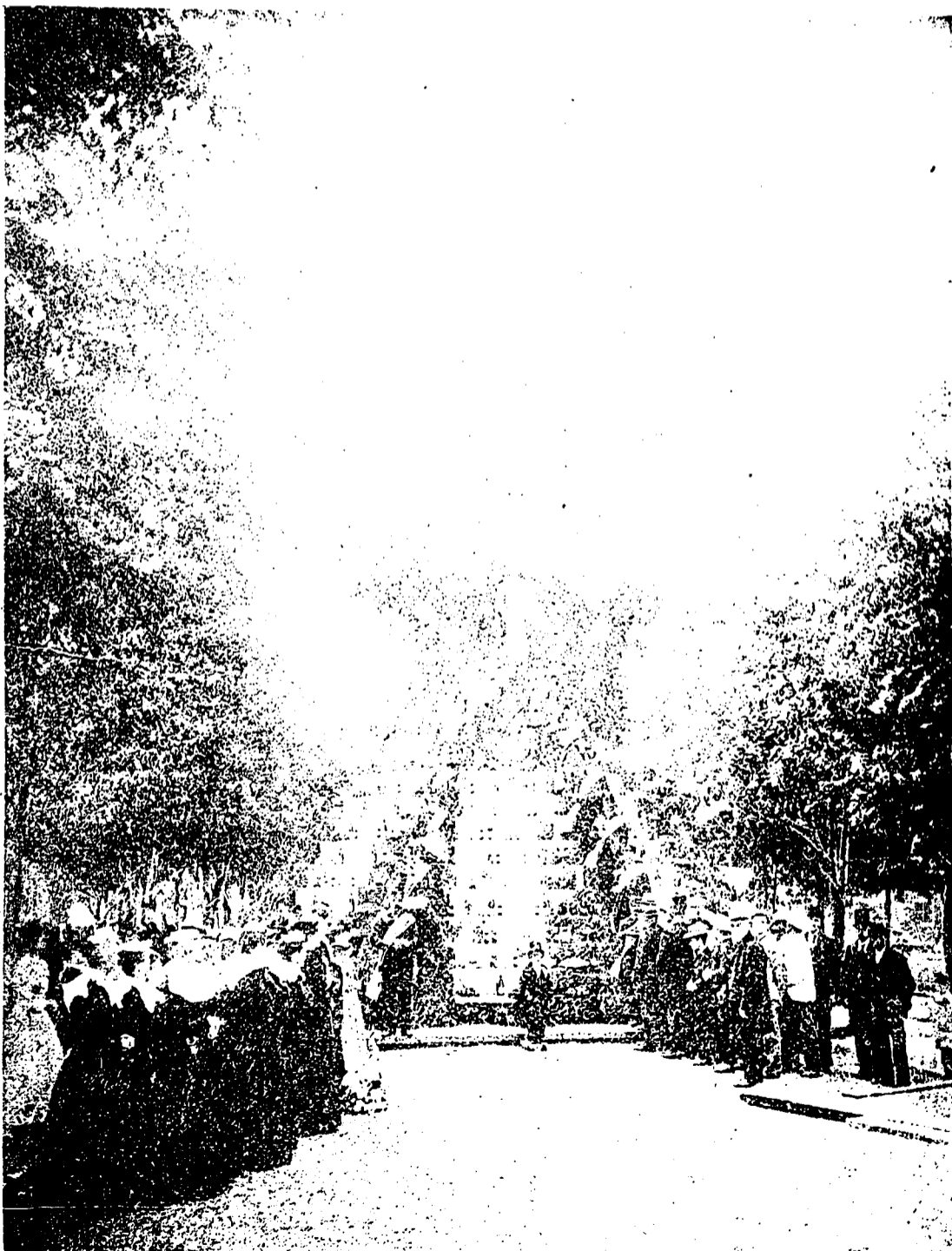
I
J'étais seul. — Elle était au bal, hier au soir, dans sa robe couleur de la lune. Cœur fidèle, j'en suis sûr, dans son jupon changeant ! Et je pensais au jupon d'opale, en regardant l'or pâle du thé qui, léger et brûlant, tombait dans ma tasse, — brûlant et léger comme un premier amour !

II
Et c'était de l'ambre et non de l'or, tant cet or liquide était pâle, et voilà pourquoi, visionnaire d'amour, j'y voyais flotter un reflet de la jupe aux teintes incertaines, lorsque bientôt il se fongea, le clair breuvage, et, plus brûlant, passa de l'or pur au rouge éclatant dans le Sèvres diaphane, — rouge comme le sang d'un homme qui n'en est plus aux premières gouttes et qui verse le milieu de sa veine dans la blessure d'un second amour !

III
Mais ce fut à la troisième fois qu'il se fongea plus âprement encore, ruissela plus lentement dans le calice de porcelaine, — épais, noir et fumant comme le sang mortel de ce taureau qu'on fit boire, dit on, pour le tuer, au roi Cambyse. Alors, plus d'or ! plus de lumière ! plus de vermillon ! mais la pourpre sombre, profonde et amère, — la veine vidée jusqu'au fond, toute la vie ! toute l'âme ! tout le cœur brûlé dans sa flamme la plus intense, — dans l'inextinguible brasier d'un dernier amour !

IV
Et le croiras-tu ?... Oui ! tu le croiras. Cette sombre couleur — si loin, si loin des tantes pâles du satin miroitant et lutinant de la jupe d'opale, — était celle-là pourtant qui me rappelait le plus la chaste robe de l'ango vêtu de rayons qui a pris ma vie sur ses deux ailes et l'a emportée dans son ciel !
BARBEY D'AUREVILLE.

A L'ASILE ST-JEAN DE DIEU



LES MALADES RECEVANT, PAR L'INITIATIVE DE LA SOEUR MADELEINE, UN SOUVENIR DU JUBILÉ ROYAL.